

MAGNUS CARLSEN, HÉROS DE L'ÈRE INFORMATIQUE

Lorsqu'on commence à se pencher sur le phénomène Carlsen et sur son ascension vers les plus hauts sommets des échecs, le premier réflexe est de chercher à savoir si on peut comparer le prodige norvégien aux génies des échecs du XX^e siècle qu'ont été Bobby Fischer et Garry Kasparov. Quels points communs partage-t-il avec ces grands champions ? Tout d'abord, une mémoire phénoménale. Simen Agdestein, son premier entraîneur, m'a raconté qu'il pouvait donner le soir un livre d'ouverture au petit Magnus et le voir jouer le lendemain cette ouverture à merveille, comme s'il l'avait toujours jouée. Mais à la différence de Fischer et Kasparov, il ne se montrait guère enclin à chercher les positions les plus tranchantes dès la sortie de l'ouverture, même s'il pouvait à 15 ans jouer des systèmes complexes comme la variante Sveshnikov ou la variante Botvinnik.

C'est incontestablement le grand maître norvégien Simen Agdestein qui a exercé l'influence la plus importante sur le développement du jeune Carlsen. Il a d'ailleurs imprimé son empreinte non seulement sur l'échiquier, mais aussi dans la vie : Magnus joue bien au foot, à l'image de son entraîneur, qui en son temps a fait partie de l'équipe nationale norvégienne de football, au sein de laquelle il eut même l'occasion de marquer un but à l'Italie ! Leur rencontre eut lieu quand Magnus avait 10 ans. Le garçon avait commencé à travailler avec Torbjørn Ringdal Hansen, qui faisait son service militaire au collège des sportifs de haut niveau, où Agdestein dirigeait la section échecs.

En une année, il avait fait déjà fait d'incroyables progrès. Rien d'étonnant à cela : Magnus était complètement fasciné par les échecs, il jouait dans tous les tournois possibles et lisait une multitude de livres spécialisés en anglais.

Sa toute première lecture avait été le livre de Bent Larsen *Skakskole 2. Find planen*². Agdestein estimait avec raison que, dans un premier temps, l'ordinateur était superflu pour inculquer les bases à un jeune. Ce n'est que plus tard, lorsqu'il devint important pour lui de bien travailler l'ouverture en vue de ses parties de tournois, que Magnus se mit à analyser avec les modules d'analyse *Fritz* et *Rybka*. Agdestein travaillait avec Magnus plusieurs fois par mois, selon son calendrier de tournois, passant deux à trois heures à analyser des parties. D'après Agdestein, on ne peut pas contraindre les enfants à jouer aux échecs, contrairement à ce qu'on peut faire pour d'autres activités. Il n'est évidemment pas simple d'apprendre à un enfant à jouer, mais on peut faire des miracles si l'on parvient à éveiller son intérêt. C'est ce qui s'est passé avec Magnus : la motivation, voilà la principale clé de son succès !

Magnus pensait que son chemin vers les plus hauts sommets devait passer par le titre de champion de Norvège, mais il se heurta en 2005 et 2006 à un obstacle en la personne de son maître, et ce n'est qu'en 2006 qu'il fut

2. La série *Skakskole* de Bent Larsen a été traduite en français et rassemblée dans le livre *Les coups de maître aux échecs* (Payot, 1989). Le livret mentionné ici correspond au chapitre 2, « Trouvez le plan » (NdÉ).

en mesure de triompher. Il est surprenant que Magnus ne soit pas non plus parvenu à remporter les championnats d'Europe de sa catégorie d'âge. Mais où sont aujourd'hui ceux qui le devançaient à l'époque ? Ce cas de figure n'est pas unique dans l'histoire des échecs. Garry Kasparov lui-même, avant l'âge de 16 ans, avait par deux fois échoué à démontrer sa supériorité. Dans les premiers temps de son travail avec Magnus, Agdestein fixa l'objectif de lui faire atteindre le niveau MI ; il ne voyait dans les tournois auxquels participait Carlsen que des tremplins devant lui permettre d'atteindre ce but. Dès 2004, cependant, comprenant qu'il ne pourrait pas faire progresser le garçon à un niveau plus élevé, il commença à lui chercher un autre entraîneur. Un premier contact avec Garry Kasparov en 2005 resta sans suite. C'est en terre scandinave qu'un nouveau mentor fut trouvé : le fort grand maître danois Peter Heine Nielsen, après l'avoir rencontré à plusieurs reprises dans une série de tournois scandinaves où lui et Carlsen jouaient, entreprit de l'entraîner. Il suivait depuis longtemps le parcours du jeune Norvégien. L'année précédente, s'exprimant à son sujet, il avait dit que l'Occident n'avait pas connu de talent de cette envergure depuis Fischer et qu'il n'était pas moins fort que Karpov ou que Kasparov au même âge. À l'époque, Nielsen collaborait régulièrement avec Viswanathan Anand, et par la suite, alors qu'il travaillait parallèlement avec Carlsen et Anand, il lui arrivait d'inviter Carlsen aux sessions de préparation pour les tournois importants, comme ce fut le cas avant le Championnat du monde Anand - Kramnik de 2008.

Travailler avec Nielsen permit à Carlsen d'élargir notablement son répertoire d'ouver-

tures, qui nécessitait un important ravalement. Avec les Noirs, par exemple, il abandonna l'Est-indienne qui ne lui réussissait pas. À l'époque, il s'exprimait le mieux dans les positions tendues nécessitant une précision de jeu au tempo près. Même s'il était encore loin des meilleurs représentants de ce style de jeu, comme Kasparov ou Fischer, il faisait montre d'un excellent sens logique. Cependant, son jeu paraissait parfois schématique ou même standardisé, conséquence de son goût pour la préparation assistée. Ce n'est pas pour rien que Garry Kasparov a mis en garde contre ce genre d'approche stérile. Voilà comment il définit l'essence du jeu dans ce qu'il est convenu d'appeler les échecs postmodernes : « la plupart des jeunes joueurs ne font maintenant que bouger les pièces dans l'attente d'une erreur de leur adversaire, comme une équipe de hockey qui envoie le palet dans le camp adverse dans l'espoir d'en retirer quelque chose. De nombreuses parties de jeunes joueurs respirent le pragmatisme pur. Carlsen doit encore hisser sa compréhension du jeu au niveau de son énergie et de son optimisme ».

Reste que ce n'est pas à l'aune des programmes que Carlsen a façonné son jeu, même si la collaboration avec Nielsen, grand utilisateur de l'ordinateur, a grandement développé ses capacités analytiques, si bien qu'on a souvent pu dire de lui qu'il jouait comme un logiciel. Faut-il y voir un bien ou un mal ? Les échecs d'aujourd'hui ont changé, les joueurs de l'élite n'ont plus le loisir de philosopher sur la position. Plutôt que de trouver le meilleur coup, il leur faut prendre rapidement et de manière efficace la décision optimale, celle à même de maintenir la tension sur l'échiquier le plus longtemps possible, de mettre l'adver-

saire dans une situation inconfortable et de lui créer sans cesse de nouveaux problèmes. Les plans de jeu, dans ce type d'approche, sont bien plus concrets qu'au temps des grands champions du monde, dont on qualifie le style de classique, à l'exception peut-être de celui de Mikhaïl Tal. Ils découlent plutôt du niveau de tension de la position et sont mis en œuvre par des mesures éminemment concrètes, et non par des réflexions d'ordre général. Le célèbre entraîneur Arshak Petrosian, qui regardait évoluer Carlsen au tournoi C de Wijk-an-Zee en 2004, s'étonnait qu'un garçon de treize ans « joue son premier coup de n'importe quelle main », autrement dit qu'il joue avec le même succès 1.e4 ou 1.d4. À cet âge précoce, cela n'avait été donné qu'au plus universel des joueurs de l'école soviétique, Boris Spassky, dont on peut dire, avec tous les guillemets requis, qu'il fut le précurseur de la génération informatique d'aujourd'hui. Après s'être penché sur le jeu de Carlsen, Arshak Petrosian jugea nécessaire de mettre en garde le plus sérieusement du monde son protégé Péter Lékó, en ces termes : « Voilà ton futur concurrent, regarde bien sa manière de jouer. Il maîtrise déjà passablement le jeu positionnel et sait trouver les bonnes cases pour ses pièces, une qualité rare à son âge ».

Une nouvelle étape de la biographie de Carlsen commença en été 2009, date du début de sa collaboration avec Kasparov. Leur première rencontre avait eu lieu en 2004 au festival de Reykjavík, et Kasparov n'avait pas oublié une certaine partie rapide qu'il avait eu grand mal à sauver contre le petit prodige. Une année plus tard, Kasparov invitait Carlsen à travailler à Moscou avec les célèbres entraîneurs Yuri Razuvaev et Alexandre Nikitin, mais cette pro-

position fut laissée sans suite. Carlsen ne souhaitait pas suivre le programme élaboré par les entraîneurs russes et préféra se perfectionner de son côté. Mais seul, sans assistance qualifiée, il n'avait pas les moyens de crever le plafond des 2776 Elo, classement auquel l'avaient porté ses fantastiques succès de l'année 2008. L'aide de Kasparov s'avéra donc on ne peut plus opportune. Carlsen représentait un terreau particulièrement fertile pour Kasparov. Magnus avait le talent naturel d'évaluer correctement les positions, qualité rare dont beaucoup de champions du monde avaient été doués, comme lui, dès leur plus jeune âge. D'après Kasparov, par son style de jeu, le Norvégien se situait dans la lignée de joueurs comme Karpov, Smyslov ou Capablanca ; ainsi, son jeu étant très différent de celui de Kasparov, la collaboration avec le 13^e champion du monde promettait d'élargir considérablement son horizon échiquéen. Leur travail commun ne doit pas être vu comme celui d'un simple couple élève-entraîneur. Un entraîneur, le plus souvent, couve un poulain, ce qui n'est pas dans le style de Kasparov. Il faut plutôt voir son rôle comme celui d'un mentor ; dans cette optique, il avait bien des choses à transmettre à Carlsen. D'abord, l'aider à consolider son répertoire : les ouvertures sont l'un des points forts de Garry, alors que Carlsen, en regard de sa force, était insuffisamment préparé dans ce secteur de jeu. Par ailleurs, il pouvait lui apprendre à organiser son travail de manière plus productive afin de mettre en valeur au mieux son talent naturel.

Ce qu'on peut attendre de cette collaboration avec Kasparov, estimait alors Arshak Petrosian, est moins une refonte du répertoire du jeune Norvégien qu'un renforcement de sa détermination à toujours viser les meil-

leurs résultats. Cette détermination, les grands champions la montrent à chaque partie, elle seule leur permet d'imposer leur supériorité. Cette approche du jeu, on la voit apparaître chez Carlsen dès octobre 2009, au tournoi de Nanjing. Il montre désormais une qualité qui le rapproche des grands champions : on commence à avoir peur de lui !

J'ai croisé Magnus à de nombreuses reprises au cours de son ascension, aux Olympiades ou aux championnats d'Europe. Le plus impressionnant chez lui est cette sorte d'absence affichée d'énergie, dans son apparence extérieure comme dans son jeu. Tous les champions du monde, excepté Karpov et Petrosian, rayonnaient d'une énergie telle que c'en était parfois effrayant. L'aura d'un Kasparov ou d'un Fischer était palpable dès qu'on s'approchait de leur échiquier. Karpov avait une formidable énergie intérieure qu'il était capable de transférer dans son jeu. Carlsen, lui, peut jouer des fragments entiers de partie de manière apparemment terne, dans le style de Karpov ou d'Adams ; en revanche il rentre volontiers dans des variantes tranchantes si l'occasion se présente et ne fait en tout cas rien pour les éviter. Signe de sa totale confiance en ses propres forces, il peut jouer les variantes les plus aiguës sans les avoir décortiquées au préalable dans les moindres détails, ce que cherchait toujours à faire Kasparov. Certes, il lui arrive parfois de se montrer un peu superficiel, tendance typique des jeunes joueurs, qui ne prennent pas toujours la pleine mesure des dangers liés au contre-jeu adverse. Carlsen a pourtant bien le sens du danger, qualité primordiale au plus haut niveau ; ce qu'on peut dire en revanche, c'est que son jeu ne prend sa pleine puissance qu'à partir d'un certain tournant de la partie,

moment où sa force devient irrésistible. Pour faire à nouveau le lien avec les champions du monde, on peut le comparer de ce point de vue à Karpov ou, dans une moindre mesure, à Fischer.

Depuis 2009, Magnus a sensiblement approfondi sa compréhension du jeu. Il cherche plus systématiquement à exploiter les chances les plus infimes et les plus cachées de chaque position. Il a aussi gagné en vigueur et se montre encore plus implacable dans sa manière de conduire la partie. Bref, il accède à une approche maximaliste des échecs, il est prêt à se battre jusqu'au dernier souffle. Il devient par là un vrai lutteur. Remarquons en passant que ni Fischer, ni Kasparov n'étaient dans leur jeunesse d'irréductibles lutteurs. Ils le sont devenus à mesure qu'ils prenaient confiance en leurs forces, et, il faut bien le reconnaître, à mesure que grandissait leur sentiment d'avoir une mission à accomplir dans le monde des échecs. C'est ce même phénomène que l'on observe chez le Norvégien, alors qu'il affine sa maîtrise du jeu ; il se traduit par une capacité à prendre les meilleures décisions dans n'importe quelle position.

En même temps, Carlsen est bien un fruit de son époque, un joueur de la génération informatique : il ne se réfère pas à des principes particuliers, mais cherche simplement les meilleurs coups, sur la base de son propre algorithme. Ce n'est ni un stratège, ni un philosophe, mais un exécutant, un ingénieur dont la tâche est de résoudre des problèmes tout à fait concrets. La qualité de son jeu fait penser à la courbe de tension d'une centrale atomique, intense et régulière. Même sans coups fantastiques ni trouvailles extraordinaires, il impressionne par son jeu logique et calme. Il semble

totallement imperméable à toute activité perturbatrice de ses nerfs, trait typique du caractère des Nordiques qu'il pousse à son expression la plus affirmée. Mais il y a peut-être autre chose. Ce n'est sans doute pas pour rien si en 2009, à l'issue du tournoi de Nanjing, Topalov, qui occupait la deuxième place, déclara : « je suis le premier parmi les humains, Carlsen est tout simplement d'une autre planète ! ». Une explication qui n'aide pas à y voir plus clair dans le phénomène Carlsen.

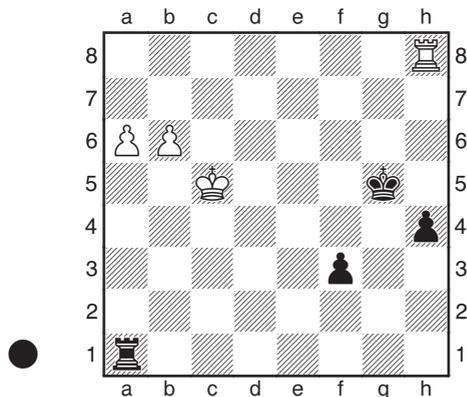
Ces qualités du jeune Norvégien, nous nous sommes efforcés de les mettre en évidence au travers de son jeu. En suivant la chronologie de ses parties, nous avons voulu montrer l'évolution du joueur le plus talentueux d'Occident, comparer le Magnus de la période de formation au Magnus d'aujourd'hui. Son œuvre a de multiples facettes et, dans le cadre d'un livre, nous ne saurions bien sûr l'embrasser tout entière. Dans cette introduction, nous nous limiterons donc à l'examen d'une composante de son jeu, la maîtrise des finales, secteur dans lequel tous les champions du passé se sont montrés maîtres et qui représente à notre sens un critère fondamental pour évaluer la force d'un joueur.

Les jeunes joueurs éprouvent souvent des difficultés à jouer correctement les fins de partie : ils commettent bien plus d'erreurs dans ce secteur qu'en milieu de partie, et c'est d'autant plus vrai depuis l'accélération des cadences de jeu. Cela a des causes diverses : la méconnaissance des positions de base, l'insuffisante maîtrise des manœuvres techniques standard, une culture encore trop imparfaite des classiques. Ces lacunes ne sont pas faciles à combler, l'assistance d'un entraîneur est pour cela indispensable. Il peut donc présenter un intérêt de se pencher sur les erreurs

que Magnus pouvait commettre dans son adolescence, la manière dont il est parvenu à s'en débarrasser et sur quoi il continue de travailler encore aujourd'hui. À présent, sa technique de réalisation de l'avantage en finale fait penser à celle de Fischer et ne présente de failles que très rarement, ce qui témoigne de la somme de travail de fond accompli. Une autre affaire est de savoir défendre les positions inférieures. D'après Botvinnik, c'est précisément à cela que l'on peut mesurer le niveau d'un joueur en finale. Là, comme en son temps Fischer, Carlsen a connu beaucoup de problèmes. Il est cependant bien conscient de cette insuffisance – les exemples qui suivent le montrent – et s'efforce activement de l'éradiquer. Signalons déjà que si, au début de son parcours, les finales étaient son point faible, on peut dire aujourd'hui qu'il domine ses collègues du top niveau dans ce secteur de jeu, ce qu'ont montré ses performances dans les derniers tournois qu'il a joués.

KACHEISHVILI – CARLSEN

Allemagne 2001



57...♖a5+?

En général, il faut commencer par pousser le pion passé, si c'est possible, avant d'envisa-

ger la suite. 57...f2! 58.♖g8+ ♔h5 59.♖f8 ♖a5+ 60.♔d4 ♖xa6 61.b7 ♖b6 conduisait à la nulle.

58.♔d4 ♖xa6?

Il n'était pas trop tard pour jouer 58...f2.

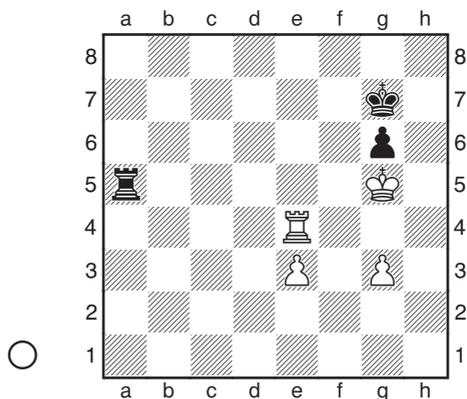
59.b7 ♖b6 60.b8♖ ♖xb8 61.♖xb8 ♔f4

62.♖f8+ ♔g3 63.♔e3

Les Noirs abandonnent.

MAKI UURO - CARLSEN

Helsinki 2002



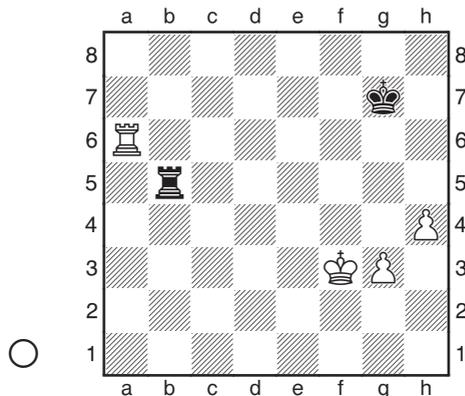
56.♔f4 ♖a1 57.♖b4 ♖f1+ 58.♔g4 ♖e1 59.e4 ♔f6 60.♖b6+ ♔g7 61.♔f4 ♖f1+?

Tout, mais pas ce coup ! Il ne fallait pas se permettre de relâcher l'étai de la défense dite *par l'arrière*. 61...♔h6 ou 61...♔f7 permettaient de tenir la position.

62.♔g5 ♖f3 63.g4 ♖e3 64.♖xg6+ ♔f7 65.♖f6+ ♔e7 66.♖f4 ♔e6 67.♔g6 ♔e5 68.♖f8 ♖a3 69.g5 ♔xe4 70.♔g7 ♔e5 71.g6 ♖g3 72.♔h7 ♖h3+ 73.♔g8 ♔e6 74.g7 ♖g3 75.♖f1 ♔e7 76.♖e1+ ♔d7 77.♖e4, et les Blancs gagnent grâce au pont de Lucena.

CARLSEN - KEDYK

Champion de Norvège des moins de 18 ans, 2002



48.g4?

Il fallait d'abord assurer le passage du Roi, 48.♖a4.

48...♖b3+ 49.♔f4 ♖b4+ 50.♔f5 ♖b5+ 51.♔e6 ♖b4!

Il est crucial de retenir les pions. Les Noirs mettent en œuvre pour la première fois un mécanisme qu'ils répéteront dans la suite de cette finale.

52.♖a7+ ♔h6 53.♔f5 ♖b5+ 54.♔f6 ♖b6+ 55.♔f7 ♖f6+!

Tirant opportunément profit du syndrome momentané de la Tour folle pour refouler le Roi loin de ses pions. Avec le Roi coupé, les pions sont facilement bloqués.

56.♔e8 ♖f4! 57.g5+ ♔h5 58.♖h7+ ♔g6 59.♖h6+ ♔g7 60.h5 ♖e4+ 61.♔d7 ♖e5 62.♖g6+ ♔h7 63.♔d6 ♖a5 64.♔c7 ♖e5 65.♔d7 ♖a5 66.♔e6 ♖a6+ 67.♔f5 ♖xg6

Nulle.

Après la leçon de cette partie, Magnus se devait de retenir pour toute sa carrière de joueur d'échecs la méthode de défense par l'arrière. L'année suivante, il parvint d'ailleurs à sauver une finale analogue.